

Le col du yak

Sans aucun doute, le thé au beurre de yak salé constitue un mythe au parfum d'aventure qui s'est répandu de part le globe. On y associe les steppes d'altitude vert émeraude battues par les vents, les populations nomades himalayennes emmitouflées dans leur transhumance au travers de territoires inhospitaliers parmi les plus hauts du globe. On y puise, tout simplement, le fantasme épique d'un mode de vie différent, dur et exigeant, mais gratifiant. Une existence vraie au plus près des éléments, fondée sur des valeurs indémodables qu'on ne sait plus vraiment bien définir par chez nous mais qui sont, on en a la conviction, gage d'ancienneté et d'authenticité. Qui peut se vanter d'avoir goûté à ce breuvage mystique se voit paré d'une aura d'explorateur et respire soudainement l'aventurier du bout du monde, le cuir tanné, la poussière et l'expérience. Son nom même véhicule un exotisme étourdissant : en Mongolie il est suutei tsaï ; dans l'Himalaya, il se dénomme tour à tour po cha, cha sūma ou so yu cha.

Dans la réalité, le thé au beurre de yak...

... ce n'est pas un délice.

Autant pour le mythe.

Cela reste, quoi qu'on en dise, un mélange bouilli d'eau, de thé en quantités minimales, de sel, de beurre généralement rance et de lait. C'est une boisson que l'on fouette jusqu'à obtention d'une mousse, un liquide épais et râpeux que l'on mange plus qu'on ne le boit, et dont l'aspect - à sa surface flottent des bulles de gras et l'opacité du lait lui donne des airs d'eaux de vaisselle - déroute parfois avant que le goût ne rebute souvent. De surcroît, dans l'application stricto-sensus de la légende, c'est-à-dire dans le quotidien, par exemple, d'un jeune berger himalayen, on le boit plié en 2, accroupi autour d'un feu sommaire, dans une tente faite de peaux de bêtes musquées tendues à se rompre sur des pieux de bois, alors que la pluie se déverse impartialement dehors et partiellement dedans. C'est en outre une des rares choses que l'on a à se mettre sous la dent ou sur la langue en quantités profuses, et la tradition veut que le bol à peine achevé se voie rempli de nouveau pour une seconde lampée.

Bis repetita placent, ad libitum...

Mais...

Mais pour peu ragoûtant que le breuvage puisse être, il y a concentré dans le rituel qui voit sa consécration toute l'incomparable magie du voyage, et voilà que se mue sur nos papilles le brouet gras et amer en un délicieux bouillon de la fraternité, fumant symbole d'une hospitalité sans frontière ni barrière culturelle ou linguistique, qui réchauffe le cœur comme l'âme avant même d'emplir nos estomacs.

Et c'est rudement bon.

Dans un vallon pluvieux des contreforts himalayens – contreforts dont les altitudes rivalisent déjà avec les points culminants de nos Alpes, mais pas tant encore qu'ils ne retiennent les franges de la mousson asiatique – dans un vallon pluvieux des contreforts himalayens se tient un campement sommaire de bergers tibétains.

C'est une crevasse dans un glacier de verdure, ce vallon ; c'est une bouche pincée dont la respiration se condense en une brume laiteuse propulsée au firmament. Dans un pays où la norme est à la hauteur déraisonnable, on oublie que les montagnes tirent la terre vers le ciel et l'on veut bien croire que ce sont les vallées qui bien au contraire lèvent le voile sur les entrailles du monde. La rivière, tout en bas ; les étoiles, tout en haut ; il faut se les inventer : à portée de vue ce n'est qu'un univers vertical. Du campement, suspendu là entre deux airs comme au mépris de la gravité, les flancs de la vallée semblent des murs jumeaux sans limite.

Les bêtes sont assoupies, elles forment dans le crépuscule comme un champ de bosses sombres qui enflent et se dégonflent selon une rythmique lente et impassible. Insensibles aux intempéries, elles dégagent une force tranquille apaisante et rassurante. Leur simple présence est synonyme de vie, de subsistance, de compagnie.

Et de thé au beurre rance.

Les tentes sont de grossiers et solides assemblages de pans de toiles et de peau tendues sur une ossature faite de branchages ébarbés. Elles tiennent un peu du tepee, beaucoup de la canadienne. Elles sont à l'image de la vie par là-haut : chichement, avec un bon sens affûté de la pondération, tout juste protégé du froid et des intempéries.

Une tente se distingue de ses consoeurs par un accompagnement singulier : une bête curieuse, une autre, qui la flanque sur tout son long. Cornue mais squelettique, elle lance à la faveur d'une apparition fugace de la lune des éclairs métalliques. Et se tient debout par l'opération passive d'un bâton de ski de fond planté au sol et qui vient la soutenir sous la selle – la selle arrière.

La bête est un tandem.

Le tandem, appelé Buzzz, et deux amoureux voyageurs dessus, ont parcouru un demi tour du monde pendant l'année et demi qui aboutit là, quelque part dans l'Himalaya oriental, aux portes du Tibet interdit, illégal, sans permis mais avec en revanche une dose non négligeable de détermination et de chance.

La tente grossière en peaux de bêtes, c'est celle de... Delphine et Damien ignorent son nom, à vrai dire, au berger qui vient de leur remplir un n^{ème} bol de thé au beurre de yak. Ils ignorent son nom, ne parlent pas deux mots de sa langue, ne connaissent rien, au-delà de ce que veulent bien raconter quelques livres et films, de la vie qui est la sienne sur ces hauteurs perdues et humides, et pourtant...

Pourtant, ils se sont reconnus. Par le langage universel de la fraternité, qui plus souvent qu'on ne le croit passe par une lueur dans le regard ou un geste de la main, ils ont trouvé les uns dans les autres des petits bouts de soi. Maquillés, certes, affublés par mille et mille kilomètres de distance et un gouffre culturel en apparence infranchissable, mais non. Frères par delà les conventions et les origines, ils ont su détecter au travers des apparences confondantes le lien : ils sont humains, voilà tout. Lui qui n'aura pas de nom, il trime dur dans ses montagnes pour gagner son pain ; il admire en eux qui voyagent sur trois roues le courage d'avancer coûte que coûte quand ils révèrent en retour sa ténacité à rester là où il est, envers et contre tout. Il cache derrière une frange chaotique de cheveux épais comme la nuit un regard en pointe fait de bienveillance et de sagesse. Il est petit, Damien est grand ; ses yeux sont bridés et malicieux, ceux des tandémistes des gallots écarquillés, qui vivent un rêve éveillé : ils arrivent au Tibet, ils reçoivent l'hospitalité d'un berger. Et ils boivent du thé au beurre de yak salé.

Sous la tente, la pénombre se durcit. Au centre, le feu rougeoyant vaut toutes les invitations du monde, celui autour duquel Delphine et moi pédalons. Ce n'est pas tant qu'il réchauffe l'air de la cahute, c'est plus qu'il incarne la chaleur humaine qui nous fait si bon accueil. On se presse autour, parmi les sacs de céréales, le mortier pour moudre du grain, les seaux à lait, et l'humidité de nos vêtements s'évapore en cadence avec la fatigue de la journée qui quitte nos membres. On se presse autour, le berger anonyme, Delphine et moi. Sur le foyer, une grande gamelle est maintenue au chaud. On ne fera pas l'affront de répéter ce qu'elle contient. A même le sol, on s'assoit. A même le sol, on dispose de rudimentaires couverts et un sac de galettes à base de farine de blé, parmi les bols qu'on remplit encore et encore. A même le sol, on dormira plus tard, sur des lattes de bois assemblées en sommier et recouvertes des mêmes peaux de bêtes qui, mal assujetties, constituent l'habitation nomade de l'hôte. En guise de longs discours, l'assemblée laisse parler ses mains. On partage plus que le thé ; c'est une tranche de vie quotidienne qui est échangée, et une leçon d'humanité qui se donne, en toute simplicité.

Avant, il était conducteur de camion. Il emmenait des marchandises de Chine à Lhassa. Sa femme et son fils vivent dans la ville proche de Dêqên. C'est aujourd'hui un village-dortoir chinois haut perché pour les mineurs et les ouvriers, à la limite du Yunnan, la province la plus septentrionale de Chine. Le goudron y disparaît, commence la piste de terre pâle, et de grimper, grimper, loin des eaux tumultueuses et rouges du Mékong, vers les premiers hauts cols, vers le Tibet.

Avant, il était conducteur de camion, un dur métier. Aujourd'hui il a retrouvé ses yaks et sa vie de berger. Comme avant, il parcourt le pays, mais plus jamais seul, les bêtes sont là. Il rejoint sa famille de temps en temps. Sa femme lui manque, et son bébé.

Comment je le sais ?

Ce sont ses mains qui m'ont tout raconté.

Demain est un autre jour. Mais aujourd'hui et hier ont ça en commun qu'il pleut. Qu'importe. Ni le froid, ni l'humidité, ni les courants d'air ne nous auront empêché de dormir, recroquevillés sur des bouts de bois dans nos sacs de couchages. Pour spartiate qu'il est, l'accueil de notre berger n'a rien à envier ailleurs, c'est le cœur qui a parlé. Pas moyen de partager avec lui notre pitance de route – bouillon, pâtes, légumes, ce n'est pas que rien n'a trouvé grâce à ses yeux bridés, c'est surtout que l'hospitalité se pare de fierté. Ses mains, encore, nous ont dit qu'on était ses invités.

Il y a une dignité confondante à n'avoir rien et à tout donner.

Une morale qui se passe des plus beaux discours. Ce qui tombe plutôt bien, vu ce qu'on a expliqué.

Dans la brume d'un matin frileux s'amorce la traite des yaks. Les bêtes sont désormais bien éveillées. Ca grogne, ça souffle, ça se trémousse. Les cornes oscillent de ci de là. Notre hôte entame sa tournée, chaussé de lourds godillots, vêtu d'un épais pantalon de toile bleue et d'une chemise rapiécée qui enveloppe un chandail grossier, et je lis dans son regard rieur la simple joie de vivre qui l'anime. Je m'approche. La chaleur des solides bœufs chevelus est palpable dans l'air saturé d'humidité. Ma main rencontre une fourrure épaisse mêlée de boue et de paille, une langue râpeuse vient tâter mon pantalon de pluie. Les yaks inspirent tout naturellement de l'affection, et leur apparente gaucherie, leur gabarit exceptionnel, leur nonchalance enfin accentuent l'effet « grosse peluche ». Mais si l'animal est tout sauf belliqueux, il n'en reste pas moins qu'un mouvement de tête maladroit ou un sursaut de son imposante masse me mettraient en piteux état. Les mâles de ce petit cheptel domestique mesurent jusqu'à 2 mètres au garrot et pèsent environ 500 kilos quand leurs cousins sauvages

font le double. Leurs cornes font plus d'un mètre de long. Autant dire qu'hier à notre arrivée, quand nous avons fait mine de camper parmi les formes endormies, les bergers ont eu tôt fait de nous mimer à grand renfort de cris et de grimaces ce qu'il adviendrait de nous et notre tente si par malheur un mastodonte s'y frottait. Je m'en souviendrai quand, quelques semaines plus tard, alors que nous nous installerons pour la nuit juste sous le col à 5000 mètres d'altitude du Serkhyim, l'avant-dernier sur la route de Lhassa, un spécimen sylvestre sorti comme par enchantement d'un buisson me chargera soudain, moi et mes 64 kilos tout mouillé...

Notre berger a le cheveu noir de geai et les lèvres pleines, la peau tannée de qui a le plein air pour foyer et les mains crevassées comme des glaciers. Il sent le lait crû et la fumée quand il me serre dans ses bras pour me dire au revoir. Un petit sourire humble et serein qui du coin de l'œil jusqu'à la commissure des lèvres grave en moi ce que nous avons partagé. Pas d'effusion, juste la simplicité de ceux qui savent la valeur de l'hospitalité comme la somme de travail encore à abattre. Ou de la route qui reste à parcourir. Quand nous enfourchons le tandem, il s'en est déjà retourné, et j'adresse une ultime pensée reconnaissante à son dos qui se perd parmi les bêtes. Adieu et à jamais.

Le jour est bien là, gris et tressé de pluie. Décidément, cette entrée au Tibet interdit est placée sous le signe du yak. C'était le nom du double col à 4000 mètres d'altitude que nous avons passé hier, dans des volutes de brume. Depuis la vallée précédente, et la rivière Yangtse que les Chinois appellent « la rivière aux sables d'or », à un peu plus de 2000 mètres, la route montait impitoyablement, venait crever les nuages, semblait-il, et nous de ruisseler par dessus comme par-dessous nos équipements de pluie. L'ascension nous a pris deux journées, avec comme récompense au sommet les premières manifestations de la culture et de la foi tibétaines. Nous sommes déjà dans le Tibet historique et culturel, si la géopolitique moderne nous en relègue encore aux contreforts. A l'arrivée au col oscillaient dans la brise, sur des cordes tendues entre des monticules de pierres, les premiers Loungta. Les Tibétains décorent leurs lieux saints, parmi lesquels les temples, les lacs, les sommets et les cols, avec ces assemblages bigarrés ; chaque drapeau de prières évoque un élément, par sa couleur – rouge pour le feu, vert pour le bois, jaune pour la terre, puis bleu et blanc pour l'eau et le fer, respectivement – et dessus est imprimé un mantra. Les « chevaux de vent », puisque c'est la signification de leur nom, sont assemblés en guirlandes multicolores et le vent qui souffle sans

relâche ici haut éparpille dans l'espace les prières et les formules sacrées qu'ils portent gravées.

L'air est purifié, les dieux apaisés.

Cela me fascine.

On l'observera dans les mois à venir, les Tibétains ne sont pas avares de leur foi. Mais avec un sens pragmatique saisissant, ils mêlent allègrement les éléments naturels à sa pratique quotidienne – et d'ailleurs ces mêmes éléments sont bien souvent des divinités à leurs yeux. Le but est désintéressé, il dépasse l'individu. On ne prie pas pour le salut de son âme, au Tibet. On prie pour le bonheur universel. On ne garde pas pour soi, par devers soi le fruit de son recueillement et de sa dévotion, on le sème aux quatre coins de l'espace pour le bénéfice de tous. On démultiplie son âme et sa bonté pour les répandre sur le monde.

Je suis touché et séduit par ce procédé simple qui fait du vent un allié – un allié fervent. C'est que nous, nous luttons vainement chaque jour sur notre tandem pour le fendre et ne pas enrager de le voir saper tous nos efforts. Le procédé tibétain est lumineux. Et terriblement efficace. L'ingéniosité de mes semblables ne cesse de m'émerveiller.

Oui, mon bonheur est à son comble, quelque part aux portes orientales du Tibet, alors que la pluie continue de nous accompagner, que les premiers rafraîchissements de l'hiver qui sera bientôt là se font sentir, que les altitudes et les dénivelés ont engagés une course vertigineuse... Alors que nous ignorons ce que l'avenir proche nous réserve, car nous sommes décidés à franchir de nuit la frontière entre la Chine et le Tibet, à passer en douce, à la lampe frontale, les postes de garde de la police touristique chinoise, à rouler le temps qu'il faudra – et il faudra des mois – au travers du plus haut pays du monde sur un tandem et sa remorque dont les trois mètres et les 100 kilos ne sont pas exactement un gage de discrétion. Mon bonheur est à son comble, et si je me laisse distraire par l'humidité qui me pénètre, les courbatures qui me rouillent ou la faim qui me tenaille, c'est que j'ai temporairement perdu de vue la chance inouïe qui est la nôtre, la chance que nous avons façonnée, provoquée, de partir, de vivre en nomades cyclistes sur les routes du monde.

Car enfin, depuis un an et demi que nous parcourons notre petite planète, nous n'avons jamais bien su ce que l'avenir nous réservait.

Phnom Penh – du rire aux larmes

Phnom Penh, capitale cambodgienne. L'ancienne prison S21 de Pol pot devenue le musée Tuol Sleng sur le génocide perpétré par les Khmers Rouges, les dorures et arabesques jaunes et rouges du palais royal ; le marché traditionnel Orussey et les supermarchés climatisés ; les véhicules tous-terrains flambants neufs, les vieilles pétrolettes en éternelle fin de carrière ; les hommes d'affaires occidentaux en costumes Yves Saint Laurent, les femmes avec les sacs Louis Vuiton, les « Angkor Beer girls » que ramasse un bus glauque en fin de soirée et les rescapés de la révolution défigurés ou handicapés qui agitent leur casquette pour quémander 3 sous. Une cité meurtrie qui garde le sourire, un fascinant amalgame hétéroclite, toujours surprenant, souvent choquant, sous la mousson qui met tout le monde à égalité.

5 heures 20. Aube éclatante. Les premiers rayons du soleil percutent la masse du marché central. Ce marché c'est un décor de science-fiction ; un bâtiment sorti des rêves d'un Isaac Asimov ; une architecture délirante de cyber-punk genre « La caste des Méta-Barons » ; un édifice décalé que Frank Herbert aurait placé quelque part sur Dune, engoncé dans le sable. C'est tout sauf un artefact du présent. Et le dernier endroit où on l'imaginerait, c'est la capitale du Cambodge. Pourtant. Le marché central ne doit son excentrique apparence à aucun écrivain d'anticipation mais à la vision d'un architecte français. Il paraît même que c'est du style colonial...

Il faut se figurer l'immense dôme : une protubérance demi sphérique parcourue de stries qui en marquent des diamètres, c'est un peu de la tête de R2D2 et un peu de la piscine municipale façon années 60. Selon une croix parfaite en jaillissent 4 sortes de hangars au toit en demi coupole, vitré. L'ensemble a été peint de jaune à une époque. Son ton est plus pastel désormais, le temps a fait son œuvre, et la révolution... Des éclats, des impacts, des effondrements ça et là, des zébrures qui courent le long des parois.

C'est donc ce mastodonte improbable que l'astre du jour réveille en premier. De fait il est l'un des plus hauts édifices de la ville, et certainement l'un des plus matinaux. Ses 4 entrées comme les 4 points cardinaux sont envahies de tentes et étalages de bric et de broc, baignées dans la foule en effervescence, jonchées des débris de la vieille – emballages plastiques, écorces de fruits, flaques de glace fondue mêlée de crasse. L'intérieur respecte pourtant un semblant d'organisation : dans une aile, les vêtements, dans l'autre les primeurs ; une troisième abrite la « technologie » ; la dernière est le repère des bouchers. Le dôme lui-même abrite les bijoutiers. Cette caverne d'Ali Baba résonne vite des interjections rapides et des modulations captivantes de la langue khmer. La journée débute à peine. Les étoiles sont encore là. Mais l'activité semble battre son plein.

Au même moment, rue 182. L'hôtel Capitol est une des plus vieilles adresses de Phnom Penh.

L'agence de voyage du même nom se développant à vitesse grand V, avec entre autres la jonction Ho Chi Minh Ville – Phnom Penh, c'est aujourd'hui 3 différentes auberges qui se partagent le nom. Sur le pas de la porte de Capitol 1, quelques boys et autant de chauffeurs de tuk-tuks s'ébrouent. Comme chaque nuit, ils ont dormi là, les premiers sur une table occupant le trottoir, les seconds affalés comme se peut sur leurs véhicules. Eux, déjà, ils scrutent l'escalier dans l'attente des premiers touristes qu'ils vont assaillir inlassablement. « Sir, you need tuk-tuk sir? Tuk-tuk ok killing fields? Tomorrow maybe? ». Sûr que demain ils seront encore là. Le motto des sans-abri : il fait trop chaud pour dormir à l'intérieur...

Les Cambodgiens, leurs indicibles souffrances d'hier à peine digérées, affrontent le quotidien avec un humour et une joie de vivre confondants. A la question « As-tu visité le musée Tuol Sleng sur le génocide des Khmers ? » l'un de ces mototaxis m'a répondu sans se départir de son chaleureux sourire « Oui, mais je n'aime pas beaucoup, ça me fait pleurer. Toute ma famille a été tuée par les Khmers Rouges. Tu as besoin d'un chauffeur aujourd'hui ? ».

Que le lecteur me laisse ici digresser. En avril 1975, les Khmers Rouges, menés par Pol Pot, ont envahi Phnom Penh et chassé la population vers les campagnes dans le but d'édifier une société exclusivement agraire. Une société « parfaite », affranchie de la « diabolique influence de l'Occident », autosuffisante et indépendante de toute aide extérieure... Une société dans laquelle tous les Khmers devaient être « égaux » et oeuvrer de concert pour la gloire de l'Angkar, ainsi ayant été officiellement dénommé le nouvel ordre instauré par Pol Pot. Un mystérieux personnage, ce Pol Pot. Très probablement, un malade mental fanatique et charismatique, qui est parvenu en 4 années de règne totalitaire – de 1975 à 1979, date de l'arrivée des Vietnamiens – à décimer les Khmers. 2 millions de morts.

Un cinquième de la population...

Car dans la société *exclusivement agraire* de Pol Pot, toutes les autres classes sociales ont été soit liquidées – au sens propre – soit converties à une paysannerie forcée. L'éducation et la science ont été déclarées hors-la-loi, leurs pratiquants persécutés et tués. Idem des fonctionnaires de l'ancien régime. La monnaie, ce symbole capitaliste impie, a été abolie. Le Cambodge tout entier a dû obéir à un système agricole communiste ultra radical et féodal dans lequel toutes les richesses produites étaient prélevées par l'Angkar qui les redistribuaient au compte goutte selon son bon vouloir, la plus grande partie servant à acheter des armes à la Chine pour persévérer dans des guerres de frontières qui traduisaient ses volontés d'expansion ainsi que conserver les moyens matériels de maintenir son emprise sur une population affamée – bannie, la technologie, mais conservées, les armes à feu qu'elle a inventées... Car l'idée que se faisaient les Khmers Rouges d'une société où les individus sont égaux était pour le moins surprenante : les anciens paysans avaient été élevés au rang de citoyens modèles, le « peuple de la base », tandis que les représentants des autres catégories socioprofessionnelles qui avaient su passer au travers des successives épurations s'étaient vu réduits au plus vil statut d'esclave, le « nouveau peuple ». Les Khmers Rouges supervisaient l'ensemble, et l'Angkar décidait de tout : des horaires de travail quotidien (15 heures ou plus sans même l'espoir d'une journée de repos), des rations alimentaires (2 bols de riz et de poisson séché par jour), des affectations (avec une prédilection pour briser les familles). Les sbires de l'Angkar étaient tout-puissants, avaient droit de vie et de mort (de viol, de passage à tabac, de torture psychologique et physique...) sur leurs esclaves. Plus d'instruction, plus de médias, plus d'arts ni de culture générale, interdiction de célébrer quelque fête que ce soit, interdiction de parler, interdiction de penser. La médecine faisant partie de la liste sacrilège désignée par Pol Pot, les gens (hommes, femmes, enfants) qui n'étaient plus en état de travailler aux champs (la malnutrition faisait des victimes par dizaine de milliers), se blessaient ou tombaient malades étaient abandonnés à leur longue agonie pour économiser de « précieuses balles » ; les cadavres en putréfaction de tous ces malheureux ont vite rempli des charniers, contaminé les eaux, souillé les forêts et les champs où on les laissait pourrir, aidé à répandre comme une traînée de poudre des maladies qui ajoutèrent s'il était possible au destin funeste du peuple Khmer...

Une société « parfaite ». Le « Kampuchéa Démocratique ». Notez l'adjectif.
2 millions de morts.

Phom Penh, juillet 2007. Le jour se lève.

En face du Capitole, un autre marché, Orussey, le paradis des gourmets du petit déjeuner. Il est à peine 6 heures, et déjà il résonne du bruit des baguettes sur les assiettes de raviolis aux champignons et les bols de soupe de bœuf. Il y a des grosses crevettes grillées, certaines grises et noires, d'autres oranges et roses, qu'on mange avec les doigts. Il y a des beignets aux herbes et leur contrepartie aux cacahuètes, que les femmes confectionnent à partir d'une pâte gluante de riz, plongent dans l'huile bouillante et vous servent découpés en petits bouts au moyen de gros ciseaux

et trempés dans un bol de sauce nuoc mam. Il y a des bouillon de légumes dans lequel on jette un caillot de sang de poulet coagulé, des nouilles de riz fraîches qu'on mélange à des feuilles de salade et de menthe, des cacahuètes pilées et de la sauce de poisson. Il y a des rouleaux de printemps à la farce de porc, des volailles entières à la peau toute jaune qui pendent par leur bec à des crochets, des tripes de cochon qui dégoulinent des étals. Il y a aussi des sacs hauts comme un homme, de pois, de riz, de sucre, de farine, de céréales. Des montagnes de fruits et de légumes – mangues, oranges, ananas, pastèques, litchis, tomtom, pommes, courge, concombre...

En face, la rue 182 est noyée dans la cacophonie. 8 heures. Les touristes sortent de leurs hôtels, les chauffeurs s'excitent, la chaleur est déjà pénible.

A quelques pâtés de maisons de là, près du front de rivière, le Palais Royal vibre au soleil. Au milieu de son interminable rempart d'enceinte coiffé de dorures, une petite porte gardée par des policiers en tenue bleue. Les visiteurs n'éviteront pas les troupes de mendiants ni les enfants déshydratés qui vendent ou mendient de l'eau fraîche – cruelle ironie. Les sculptures bouddhistes tendent leurs formes élancées vers un ciel bleu roi sans nuage. Il fait très, très chaud.

Même scénario à l'entrée du musée Tuol Sleng, dans le sud du centre-ville. Le mur décrépi est orné de barbelés. Les mototaxis envahissent la ruelle. Des groupes de miséreux harcèlent les touristes venus faire leur devoir de mémoire. On exhibe ses blessures de guerre, membres amputés, visages brûlés, articulations martyrisées. On brandit casquettes militaires décorées de l'étoile jaune, chapeaux, gamelles, pour récolter quelques sous. « 500 riels sir ? 500 riels ! » - ici la mendicité a un cours officiel.

Midi. Phnom Wat, la « colline » de Phnom Penh. Au nord du centre ville, un rond-point est occupé par ce petit monticule de terre qu'accapare un petit temple à l'odeur perpétuelle d'encens. Sous les arbres des singes en liberté jouent et chicanent les curieux, se cherchent des poux et croquent des fruits tombés. L'avenue qui en descend mène au quartier des backpackers. Hôtels luxueux et grands restaurants, librairies anglophones et francophones, salon de massage « les mains voyantes » - traduire : massage par des aveugles, une pratique et tradition asiatique. Le long de la promenade du bord de rivière, le vent commence à soulever des tourbillons de poussière, à plier les branches ; les passants se cachent comme ils peuvent, protègent leurs yeux, hâtent le pas. « You need tuk-tuk, sir? ». Des nuages noirs accourent, plongent la ville dans une ombre précoce. L'orage de mousson approche.

C'est la fin de l'après-midi. Une goutte s'écrase sur le tarmac, rue 182, entre un petit kiosque pour faire des appels téléphoniques locaux et une boutique de bicyclettes. Une deuxième. Le vent s'engouffre entre les bâtiments, rugit dans les stores des terrasses. Quelques passants lèvent les yeux, la dame devant son magasin de vélos, accroupie, une chambre à air défectueuse en main, interrompt son geste. Une autre goutte, et une autre, et puis c'est le crépitement de trombes de pluie qui s'abattent sur la cité. Progressivement, le bruit de la circulation s'estompe au profit de celui de l'averse torrentielle de mousson, à mesure que les gens cessent leur activité dans la rue pour aller s'abriter du déluge. Les toiles de plastique des étals se gorgent d'eau, déversent bientôt de véritables jets, les enfants crient et jouent pieds nus dans les flaques qui leur montent au dessus de la cheville, les canalisations débordent et les routes sont vite noyées sous plusieurs centimètres de flotte. La température, enfin, consent à baisser un peu. Le vent arrache les parapluies, gêne le ballet des motards en vestes imperméables de couleurs vives. On ne distingue plus les trottoirs de la chaussée sous l'eau noirâtre qui a tout envahi et charrie une variété de déchets.

18 heures 30. La nuit tombe. Il ne pleut plus si fort, désormais – un crachin léger persiste, rafraîchissant l'atmosphère. Les avenues de Phnom Penh se vident peu à peu de leur eau pour se

remplir de nouveau de gens et d'activité. C'est comme un mécanisme immuable de vases communicants, cette alternance entre la foule et l'élément liquide, comme si les deux concourraient à tour de rôle pour le prix du plus sonore.

La transformation du marché Orussey s'initie. Ce qui le matin est un parking où l'on charge et décharge les denrées des camions, devient en soirée un patchwork de restaurants de plein air. Les tables sont de tôle ou de fer, les chaises de plastique. Des néons blancs sont perchés en haut de bâtons et diffusent une lumière d'hôpital. Alignés le long du trottoir, les cuistots rivalisent d'adresse pour faire sauter dans d'immenses woks riz, nouilles, légumes et crustacés ; avec un rapide mouvement du poignet, ils tirent avantage de la forme très creuse de leurs grandes poêles pour faire jaillir les aliments dans les airs et les récupérer aussitôt, tout en protégeant la concoction de la chute avec une spatule. Dessous, les flammes rugissent, longues comme le bras. Des concasseurs de glace ajoutent au vacarme : ils plongent dans leurs broyeurs des blocs d'eau gelée, en les tenant à bras-le-corps, pour faire des glaçons qui refroidiront le thé consommé avec le dîner. Ici on mange de tout pour 3000 riels – 70 centimes de dollar – des plats copieux et tout chauds, parfumés.

Fin de soirée à Phnom Penh. Les Cambodgiens tirent avantage de la relative fraîcheur de l'aube, aussi vont-ils se coucher tôt. A 11 heures, les hôtels et petites auberges ferment leurs portes. Sur le pallier s'allongent et somnolent les garçons d'étages, les mêmes que l'on a vu s'éveiller tout à l'heure, le dos encore endolori par leur nuit inconfortable. Quelques chauffeurs de tuk-tuks motivés vont faire des courses jusqu'au matin, klaxonnant aux intersections de peur qu'un congénère ne déboule sans feu de circulation. Sous un lampadaire, une jeune femme vend des desserts. Il y a du riz au lait de coco, du flan caramélisé, de la salade de fruits. On s'assoie et mange dans un petit bol le met qu'on a choisi. Elle baille, fatiguée. Demain ne sera pas un autre jour.

Phnom Penh est ainsi, un visage contrasté qui passe du rire aux larmes, une fourmilière sale et en même temps pleine de charme, habitée par ceux qui restent, il faut bien le dire, les survivants des Khmers Rouges. On y vit de rien, on y vit avec rien, ou plutôt si, avec l'espoir et le sourire, toujours. « *Maybe tomorrow?* »

Une journée à Phnom Penh, ça ressemble à la visite d'un dépotoir bruyant et mal dégrossi, mais c'est une vraie leçon d'humanité.

Incredible India

Où je commence à entrevoir la beauté de ce pays obscur, ironiquement, sur les berges de la rivière la plus sacrée mais aussi la plus polluée de la planète.

Le canotier fredonne doucement. Il est joufflu, et très mat. Ses cheveux épais tombent en boucles noires sur son front comme des arabesques de goudron. Il porte une légère chemise de coton, sale et élimée, et l'air vif de l'aube qui s'y faufile ne semble pas le perturber. La barque est faite de planches de bois mal assujetties qui laissent entrevoir les flots. Elle est peinte en jaune et blanc, une barque toute simple, avec nous dedans. Pour l'heure, bizarrement, c'est le mouvement répétitif de sa rame qui capte mon attention : elle décrit des cercles, ou peut-être ce sont des ellipses, mais c'est le cycle qui m'hypnotise. Tantôt dans l'air, tantôt dans l'eau. L'éternel recommencement, la réincarnation... tout un folklore spirituel au parfum de curry tourbillonne dans mon esprit.

Vârânasî.

Le Gange.

Comme un mégot rougeoyant qu'on agite dans l'obscurité, la rame, dans sa révolution, laisse une trace indélébile sur ma rétine.

Et l'Inde laisse une marque indélébile sur mon âme.

Ce qui devrait éveiller mes sens, sans doute est-ce le tumulte entêtant, le long des berges que nous remontons comme la lumière du levant, sans heurt et sans précipitation. Mais je ressens le besoin de me focaliser sur quelque chose de simple, pour un moment. De laisser le formidable chaos indien au dehors. Un instant.

Il m'aura fallu du temps pour commencer, oh ! à peine, tout doucement, à digérer l'Inde. Me remettre un petit peu du choc. De prime abord, tout en moi la rejetait, et mon corps se faisait le porte parole du mal-être étourdissant qu'elle m'inspirait : j'avais mal à la gorge, je crachais des glaires, mes intestins se nouaient, des migraines m'assaillaient. Je vomissais l'Inde, je l'expulsais. J'étais pris de courbatures. Je me levais le matin perclus de quintes de toux. Mon être se rebellait, recrachait la pilule. J'ai écrit, pensé, je me suis torturé, à la recherche d'un angle d'approche, d'un code, d'un lexique - n'importe quoi pour me la rendre moins obscure, plus tolérable, quelque chose qui adoucisse la perspective d'y passer encore quelques mois avant de fuir, fuir loin et ne plus revenir. Oui, c'est ainsi que je pensai, alors, abasourdi malgré le vœu pieux de m'y préparer, sonné par l'immersion soudaine dans un

univers qui ébranlait, avec, tantôt désinvolture, tantôt raillerie, les fondements de ma personnalité. Moi, fêtu de paille pris dans les éruptions d'un géant illuminé ; moi, brindille d'homme pris dans les éclaboussures d'une rivière déchaînée.

Et toujours m'hypnotisent les plongées successives de la rame. Dans le sillage de la petite barque, les vaguelettes prêtent vie à des offrandes – de petites bougies déposées sur des coupelles de feuilles séchées et lâchées dans le courant. A des détritrus ; à de multiples sacs plastiques, et des déjections aussi ; à des pneus éclatés comme des lèvres gercées et calcinées. Une mousse noirâtre est vomie par deux énormes canalisations où se déversent les égouts de la cité antique. Il n'est pas impossible de voir un cadavre nager entre deux eaux : les pontons où se déroulent les cérémonies mortuaires ne sont qu'à quelques encablures, et je n'ignore pas qu'il est des catégories d'individus, considérées comme « déjà pures », auxquelles on épargne la crémation pour les abandonner, telles quelles, sans autres formes de sépulture, au Gange. Les enfants. Les lépreux...

Le brouhaha s'est intensifié, on croirait que c'est l'Inde toute entière venue s'agglutiner le long des Ghats de Vârânasî pour faire sa toilette dans le Fleuve-Monde.

Les Ghats sont les multiples plateformes d'accès à la rivière - en fait, de grands escaliers intercalés avec des promontoires en briques, et qui plongent dans les eaux les plus sales de la planète. Tous les matins que leurs Dieux font, en avance sur l'aube, les Indiens viennent procéder au rituel de la baignade dans le Gange, la « Grande-Mère » comme ils l'appellent avec affection. Et le fleuve le plus sacré est aussi le plus pollué : en 2006, des analyses ont évalué le taux en bactéries coliformes (les bactéries qui se développent sur les excréments et dans la putréfaction de la matière vivante) comme étant 5000 fois supérieur à la norme européenne.

Les Indiens sont indifférents à ces notions biologiques et hygiéniques, et le cérémonial quotidien des ablutions dans le Gange leur est une source de bien-être manifeste. Ils investissent les lieux par milliers, louent des casiers pour les plus aisés, déposent leurs affaires pêle-mêle sur les marches pour les plus humbles, drapent alors, d'un même élan de dévotion, leur quasi nudité d'humidité. La caste des Intouchables, elle, n'accède pas aux eaux sacrées. Les Dalit – les « opprimés » - s'entassent sur les marches les plus hautes pour mendier et se font régulièrement chasser à coups de bâtons par la police, cependant que leurs « semblables » se purifient en contrebas.

Je ne saurais pas même comment rapporter le spectacle.

Décrire l'indescriptible...

L'Inde vient tous les matins se tremper dans une eau asphyxiée, souillée à l'extrême. Elle y dépose ses offrandes et y balance ses ordures. Elle s'y gargarise, y défèque et y urine par de multiples orifices. Dans une édifiante bonne humeur, toute empreinte de recueillement. Oui, le spectacle n'est plus celui de milliers d'individus attroupés mais d'une seule entité fantastique : les Ghâts grouillent, frémissent, et tressautent, et c'est une marée humaine drapée de couleurs qui accueille l'astre du jour et lèche les franges du fleuve, c'est un animal fantastique et bigarré dont la myriade d'appendices s'étale, se répand sur les berges et les marches pour venir y boire à l'eau mystique par ses mille et une bouches qui ne cessent de psalmodier, tandis que ses mains tannées, ses pieds calleux, ses innombrables membres viennent y rincer la poussière du monde.

Et le spectacle ne s'arrête pas là. La bête Inde, toute à son rituel chéri, se laisse ausculter, analyser, étudier à la loupe qu'en esprit je tends sur son corps gargantuesque. Etourdi de sensations et d'informations, je me dresse maintenant sur les quais. Le bateau m'y a laissé après un survol de la bête et je puis désormais la toucher. Elle va bientôt m'avalier. Hypnotisé par une vision inintelligible, je prends pourtant part au ballet. Des mains se joignent, recueillent quelques gouttes, touchent des fronts, pointent l'horizon ; des corps s'immergent, des bouches savourent puis recrachent ; des saris éclatants de lumière, aux couleurs chaudes de l'orient, se plaquent sur des chairs, révèlent là un sein, ici la naissance d'un pubis, là-bas les courbes d'un abdomen ; des pagnes gorgés de liquide dessinent des pénis, des fesses ; des torses se dénudent, des cheveux ruissellent, et partout, partout, les fleurs séchées et les bougies entretenues avec adresse sont abandonnés au Fleuve-Monde et tracent les arabesques d'un merci unanime.

Dans un pays où des codes moraux strictes régissent les mœurs ; où montrer une épaule dénudée est considéré comme érotique mais où le sari traditionnel dévoile le ventre des femmes ; où l'on se fait réprimander pour s'être lavé les dents dans un café de gare mais où les gens font leurs besoins devant vous dans la rue et s'essuient dans leur robe ; où, enfin, les relations entre hommes et femmes sont arrangées par les familles et dictées par des paramètres économiques et socio-catégoriels, où l'on peut être mis à l'amende pour s'être embrassé en public mais où des temples entiers font l'éloge de pratiques sexuelles diverses et variées ; dans ce pays, en somme, du paradoxe ultime, on se baigne en communauté, drapé dans un vêtement que l'eau rend transparent, et parmi la foule si dense qu'elle devient anonyme, on s'ébroue dans l'oubli complet du regard d'autrui.

Car enfin, ce spectacle édifiant de la baignade dans le Gange ne saurait être l'objet du voyeurisme. On peut, autant que l'on veut, chercher la chair exposée aux regards, tout ce qu'on verra, même de la plus intime anatomie, ne sera que l'expression la plus sincère et la plus formidable de la foi, qui ne se borne pas à déplacer les montagnes – elle dévie le cours des rivières, aussi. Il y a 15 ans, m'a-t-on dit, tout le croissant de sable désolé qui constitue aujourd'hui la rive opposée aux Ghats, n'existait pas. Aujourd'hui on s'y promène et l'on y fait du cerf-volant, c'est comme une terre mystérieusement émergée. Le Gange est autant la décharge publique que la mère vénérée d'une culture aux antipodes de la nôtre et que notre regard, mon regard ignorant d'Occidental, ne sait pas bien décrypter.

Et contre toute raison, se moquant éperdument de nos mines occidentales grimaçantes et se riant de notre érudition révoltée, la Grande-Mère purifie bel et bien ses fidèles. Cas unique, le Gange recycle seul et filtre jusqu'à 80% de la pollution qu'il absorbe en quelques deux kilomètres de son cours. S'il est une leçon de l'Inde, c'est dans cet irrespect absolu, jusque dans les sciences, de l'ordre établi ou que l'on croit tel, qu'il faut la lire. Socrate le disait, L'Inde nous le rappelle.

Je ne suis pas près de tout comprendre l'Inde, loin s'en faut. Mais j'entrevois, oui – je commence un peu à discerner le miracle indien. Je ne sais pas bien encore le définir, mais pour moi il relève, peut-être tout simplement, de la coexistence sur une même terre, dans un même milieu, au sein d'une même population, d'une diversité étourdissante, et qui affiche un mépris épanoui pour la raison et la bienséance. C'est l'équilibre du déséquilibre, le chaos qui ne tient debout que par la force des multiples énergies qui le composent et le tiraillent en tous sens pour finalement se sublimer ? L'Inde c'est tout et n'importe quoi, dans les grandes longueurs et les petits recoins, et voilà que j'aperçois, voilà que se lève le voile sur l'harmonie magique qui fait de ce patchwork invraisemblable un tout magique.

Difficile d'isoler quelque anecdote, de désigner une histoire en particulier, de se placer dans un contexte simple, pour parler de l'Inde : dans ce continent aux mille religions, aux multiples ethnies, aux cultures foisonnantes, tout est mêlé, inextricable, indissociable – c'est bel et bien un sacré et joyeux bordel, en fin de compte. Sacré étant à prendre au pied de la lettre, et joyeux... ma foi, la joie survit sous les décombres et derrière les voiles, dans la poussière de la grande pauvreté et parmi les ordures répandues de part tout le pays. Vârânâsî n'en est que le symbole, et l'apothéose, mais partout c'est la même saleté innommable et la même grandeur d'âme. Elle est l'un des nombreux miracles de l'Inde, cette joie de vivre. Mais elle reste indissociable d'un ensemble, pourtant rigide dans le chaos ambiant, que

forment résignation, système de castes, foi et croyances, l'une et non des moindres en la fatalité du cycle de la vie que je trouvais incarné tout à l'heure jusque dans la rame de mon canotier.

Pour peut-être tisser le portrait de l'Inde, j'entrelace dans ma tête les fils de multiples scénettes de vie dont j'ai été témoin, mais elles n'ont d'autre dénominateur commun que d'être indiennes par essence dans leur folle déraison, dans leur absurdité confondante, dans l'émoi interdit qu'elles m'inspirent. Typiquement indienne, ce qui semble absurde attendu que ce qui est typique doit par définition être partagé, répandu ; c'est une norme, un cliché, un standard. Mais l'Inde envoie promener avec insouciance cette approche préconçue, et c'est peut-être ce qui définit, justement, sa singulière identité. Ce qui est typique de l'Inde c'est d'être atypique. Je ne conçois pas de dédier un chapitre propre à chacune de ces facettes car cela donnerait la fausse impression qu'elles sont dissociables quand il n'en est rien. L'Inde est un tout invraisemblablement cohérent dont la somme des petits riens qui le composent est dépourvue de sens.

Quoi de commun, en vérité, entre le commerçant d'un quartier d'Agra qui s'empresse de bénir par le menu l'intégralité de son mobilier de bureau – registre, téléphone, placard, calculatrice... - avec les billets que je viens de lui tendre et la jeune lavandière qui au mépris des codes corporels en vigueur dans sa communauté fait sa toilette seins nus en plein soleil sur les rives du lac d'Udaipur, dans une eau que la pollution a rendue verdâtre et qui régurgite sur les berges des ordures par monceaux ?

Que dire ensuite des religions qui fourmillent sur ce continent ? Hindous, Vishnouistes, Bouddhistes, dont les temples modestes s'intègrent de manière si remarquable aux paysages urbains – ils se découvrent, au détour d'un virage, d'une ruelle, dans les villes et villages indiens, fondu dans le décor de maisons familiales et d'échoppes en tous genres ; Chrétiens et Musulmans dont les grandiloquentes mosquées rassemblent des cohortes de fidèles ; Jaïnistes dont la pratique religieuse tourne autour de la volonté de ne tuer aucune créature vivante et qui se couvrent la bouche pour ne pas en avaler par mégarde et balayent devant eux en marchant pour ne point en écraser ; mais aussi, mais surtout, peut-être, cultes de tous les jours qui témoignent de la modernité hallucinante avec laquelle bon nombre d'Indiens conçoivent leur vie spirituelle. Ainsi, un camarade voyageur m'a racontée sa rencontre avec les disciples de Omanar...

Omanar était un motard dont la mauvaise fortune fut de mourir dans un accident de la route, cependant que sa moto continuait, raconte la légende, à rouler toute seule comme si l'esprit du défunt s'en était emparé. Il est certes malaisé de vouer un culte à une moto en

perpétuel mouvement, l'engin à 2 roues a donc eu le bon sens, finalement, de s'arrêter tout de même en quelque endroit, où l'on s'empressa de lui édifier une chapelle et de lancer le culte de Omanar. Les chauffards de taxi placardent la photo de feu Omanar le motard dans leur automobile et la touchent pour qu'elle leur porte chance. Comme l'a astucieusement relevé mon ami, s'il en est un pour qui toute l'affaire n'a pas été de bon augure, c'est Omanar. Mais les Indiens écartent ce pragmatisme d'un mouvement désinvolte de la tête, ce même dodelinement qui veut dire tout à la fois « oui », « non », « si tu insistes », « peut-être » et « bien évidemment » : leur saint patron leur a toujours porté chance, preuve en est qu'ils sont toujours vivants.

Et puis les vaches... ce sont peut-être les vrais piliers de la société indienne, ces sacrées vaches sacrées. On les voit partout et finalement on apprend à les retrouver avec plaisir et soulagement car elles constituent un fil directeur, une constante dans ce chaos indéchiffrable, un repère commode dans l'incompréhensible. Du centre bondé de Delhi où elles mâchonnent des cartons et des emballages plastiques, sans s'effaroucher de la circulation frénétique qui se meut autour d'elles et dont elles font office de ronds points bovins, aux petits villages paisibles, perles de rareté, de la campagne indienne, comme à Orchha où elles surpassent en nombre les auto rickshaws, ces vaches dictent une loi que personne n'irait contrarier... On les nourrit, on les contourne respectueusement, on les flatte à l'encolure pour s'attirer la bonne fortune.

Les rares situations de discorde affichée sont d'autant plus remarquables. Je me souviens avoir assisté – impuissant, car j'étais du mauvais côté de la vache - à la scène suivante : je posai ma caméra dans une ruelle de la ville fortifiée de Jaisalmer, aux confins du Rajasthan, pour filmer une énorme vache en train de se repaître d'un tas d'ordures, quand arriva par derrière une petite vieille fluette que la grosse noire envoya valdinguer d'un bon coup de tête par deux reprises... notre mamie ne se le tint pas pour dit, et revint à la charge armée d'un bâton – lequel n'en vint pourtant pas jusqu'à frapper l'animal. Non, on ne frappe pas les vaches. On les envoie paître parfois, certes, on les éloigne avec déférence, souvent. On les caresse du bout des doigts, au passage. Elles sont le garde-manger sur pattes du pays. Non pas que la viande bovine soit consommée ici bas, grands dieux non ! Mais le lait est une base alimentaire fondamentale en Inde. « Touche pas à ma vache ! », semblent dire les tableaux dont je suis témoin au hasard de mes pérégrinations : un taureau massif promenant sa tonne et demi de muscle au milieu de familles indiennes assises sur le quai de la gare de Janshi en attendant leur train qui n'accuse que 11 heures de retard ; une grosse vache blanche allongée en travers d'une rue de Jaisalmer mais que personne n'ose déranger malgré les embouteillages

qu'elle provoque ; un veau gambadant parmi les rickshaws le long de Para Gunj à New Delhi ; une imposante vache à bosse « garée » entre deux voitures le long d'une avenue d'Agra ; une autre la tête enfoncée dans un auto rickshaw de Udaipur dont elle mâchonne consciencieusement la banquette, son large derrière bloquant le passage au trafic...

Tous ces tableaux se rejoignent dans leur amusante et stupéfiante absurdité pour mon intellect désespérément européen. Mais c'est magique. Délirant, incompréhensible, merveilleux. Ils représentent finalement l'Inde pour moi en cela que, fichtre ! je n'y comprends rien. Pour autant, si je ne les extrais pas du contexte, ils font partie d'un tout, le plus éclectique et le plus ahurissant possible. Une carte d'identité qui ressemble à un patchwork fou et dont c'est justement l'unique trait identifiable.

Je peux facilement me définir en tant que français, c'est-à-dire je peux trouver des éléments qui forment ma culture, et qui, s'ils n'en sont pas l'exclusivité, sont manifestement plus représentatifs de mon pays que d'autres. Je peux dire que la France, c'est la bonne chair, l'arrogance et les valeurs sociales – je prendrais de biens grands raccourcis mais tout le monde me comprendrait. Je peux donner dans le sempiternel « Vous, les Français, vous buvez beaucoup de vin rouge ! » qu'on nous assène partout. C'est une caricature mais comme toute caricature elle prend sa source dans une réalité qui a un vrai sens. Avec quelques ingrédients simples, je peux sans effort m'annoncer comme Français.

Il n'y a rien dans ce pays indien que j'observe depuis un bon mois qui saute aux yeux comme étant plus représentatif de son identité qu'autre chose. Rien de singulier, d'unique et d'emblématique que je puisse isoler du reste pour dire, enfin, soulagé, « l'Inde c'est ça ! ». L'Inde c'est les vaches – oui mais pas seulement. Les chèvres et les chameaux, les singes surtout pullulent également. L'Inde c'est la mendicité galopante, certes mais aussi les plus riches industriels, nababs, maharadjas modernes du globe. L'Inde c'est les femmes voilées et celles qui se baignent à demi nues dans les rivières, c'est le mariage forcé et le Kama-Sutra ; c'est la religion, mais ce sont surtout *les* religions. Les hommes d'affaire en costumes et les Sadous en toges. Les stars bollywoodiennes et les lépreux. Les voitures de luxe qui ne peuvent emprunter les routes défoncées. L'Himalaya et les bidonvilles. La démocratie et le système des castes. Je ne peux pas prendre une poignée seulement de ces composantes et la brandir comme la fenêtre typique au travers de laquelle identifier ce continent.

Pour moi, alors, la beauté indéchiffrable de l'Inde réside en cela : c'est un univers au complet, autonome, autarcique presque, qui n'a besoin de personne et surtout n'observe aucune règle, qui bat d'une vie insolente mais ne détourne pas pour autant les yeux de la mort, non, qui la côtoie et l'intègre à son tout, la prend par le bras et l'emmène dans la ronde. C'est

un monde auquel ne manque rien, alors qu'on le croit dans le besoin de tout. L'Inde n'est pas démunie, elle est pauvre certes mais il y a dans ce foisonnement improbable une richesse bien au-delà du matériel, cette même richesse, peut-être, qui fait briller les yeux des Indiens et des Indiennes avec fierté à l'évocation de leur patrie, au mépris de toute considération sociale, économique, ethnique – le système des castes, pour finir, n'est qu'un système comme un autre, et à la différence du nôtre il est explicite donc il n'est pas hypocrite.

Je ne cautionne pas cette organisation injuste et arbitraire d'une population et sa répartition selon des catégories qui sont prétextes à toutes les injustices. Mais je finis par admettre que mon Europe bien-aimée pratique aussi un système des castes, flexible mais pernicieux, car implicite, puisque par chez nous il est gravé dans le marbre que nous sommes libres et égaux en droits, si dans la réalité les préjugés et les traditions y font obstacle bien souvent. Mais n'est-ce pas un système de castes ? Il s'opère, s'implémente sournoisement, tacitement, mais il existe. L'Inde, jamais en reste dans la provocation et le scandale, l'Inde qui n'hésite pas à molester les droits de l'homme, a tout simplement proclamé et écrit noir sur blanc son système des castes à elle. Certes, Gandhi l'a rendu illégal et retiré de la constitution. Mais il est bien là. Et au final, je me demande s'il n'est pas emblématique. L'étendard flottant au vent d'une société injuste, violente, brutale, superbe, à la diversité qui dépasse l'imagination et qui vous renvoie à la face vos propres contradictions, vos belles hypocrisies, celles-là mêmes dont vous pensez être affranchi : « je suis bien au-dessus de ça, moi », vous dites. Et vous n'avez encore rien compris. Alors observez, au-delà du voile de poussière, de saleté et de non-sens, la joie de vivre des Indiens, que rien ne dérange, que rien n'outrage, et qui peut-être, finalement, puisent dans la certitude d'un ordre des choses immuable et non négociable la force paisible de surmonter la misère du quotidien et les inégalités à en pleuvoir.

L'Inde, tout simplement, dépasse l'entendement.

J'ai peine à m'entendre penser tant la cacophonie est impressionnante. Pour autant, libre de circulation motorisée, les berges du Gange sont le reste de la journée un lieu relativement paisible. Je m'imprègne une dernière fois de cette monumentale scène de vie indienne – au propre comme au figuré : se promener en Inde c'est affronter une saleté insidieuse et omniprésente, à tel point qu'on n'ose plus rien toucher et qu'on souhaiterait parfois flotter dans les airs et retenir son souffle. Le soleil commence à cogner, aussi me décidé-je à reprendre la direction de l'auberge pour le petit-déjeuner.

Je n'y suis pas encore, cependant. Je vais d'abord remonter les marches sur lesquels les plus pauvres des pauvres agitent leurs écuelles et leurs moignons pour récolter quelques

grains de riz. Ces mendiants, des familles entières, sont vêtus de sacs de toile, de pièces de tissu usées jusqu'à la corde. Beaucoup sont estropiés, aveugles, abîmés, enfin, par une vie impitoyable. Les visages sont noirs comme la suie, les regards voilés par la poussière accumulée comme une seconde peau. Ça sourit, pourtant, beaucoup. Je ne sais pas quoi penser. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais plus si c'est réel – bien sûr, la réalité ne fait aucun doute, mais veuille-je seulement l'admettre ? Combien sont-ils chaque matin ? Ce sont toujours les mêmes, je reconnais ça et là des visages aperçus la veille. Il y a vraisemblablement, rien que sur cet escalier en particulier, 500 personnes dont les voix s'unissent dans un chœur de supplication. La plupart ont certainement passé leur vie ici. Où est la logique ? Comment avoir la foi ? Comment croire à un ordre des choses ? Et pourtant...

Il me faudra ensuite parcourir le dédale de ruelles qui constitue le vieux quartier de Vârânasî, ces ruelles que le jour ne visite jamais vraiment, à peine assez larges pour que deux promeneurs s'y croisent de front, parfois même trop étroites pour les bovins massifs qui les habitent – bien sûr ! Encore les vaches, toujours les vaches. Dans ce labyrinthe en trois dimensions, on se repère aux signaux peints à la main qui annoncent les auberges et les hôtels, comme un parcours fléché en couleurs. On grimpe une volée de marches déformées qui enlacent le tronc noueux d'un arbre plusieurs fois centenaire dont les tentatives désespérées d'atteindre le soleil sont rattrapées par la frénésie de la construction ; on hâte le pas le long d'une venelle particulièrement mince de crainte qu'un immeuble ne nous vomisse sur la tête quelques briques, ou qu'un singe ne nous balance sur le crâne des ordures dont il se sera lassé – pour autant on ne lève pas les yeux car il faut surveiller le moindre de ses pas si l'on ne veut pas poser le pied dans quelque immondice dont Vârânasî et l'Inde ont le secret ; on lève l'allure en revanche aux carrefours étranglés qui ne laissent pas deviner ce qui se cache derrière – une vache ? un cortège funéraire avec son corps drapé de saris flamboyants ? une moto lancée à toute allure ? un Sadou avec son trident ? une partie de cricket entre des gamins des rues ? La termitière du quartier des Ghats est ainsi, un enchevêtrement rocambolesque et fétide qu'il faut voir pour le croire, un summum de saleté sur le sol de pavés inégaux duquel marchent pourtant pieds nus bon nombre d'Indiens, pour finir, loin de la lumière, un dédale magique au charme pastel éblouissant.

Quand j'aurai parcouru dans ce labyrinthe quelques kilomètres, j'atteindrai mon auberge, mais pour autant je ne pourrai m'extraire complètement de cet univers fantastique qui répugne autant qu'il fascine. Sur les toits, des enfants seront en train de jouer au cerf-volant parmi les étages à demi achevés – des cerfs-volants par centaines quadrillent le ciel de Vârânasî. Peut-être qu'une tribu de singes sera en train de faire semer le souk sur les terrasses,

chipant au passage un peu de nourriture et quelques fringues laissées là à sécher au soleil par les femmes. Rêveur, assis sur les toits, je penserai au Sadou peinturluré qui m'a posé la main sur la tête en s'exclamant « Dieu est grand ! » - à sa masse de cheveux terreux montés en spirale ; à son regard bienveillant sous la large bande blanche et la tikka rouge qui ornent son front ; à ses pieds crasseux sans chaussures; à ses genoux cagneux qu'une tunique jaune vif ne cachait pas complètement ; à son trident décoré dont il se servait comme d'un bâton de marche. Il y aura de la musique, c'est sûr. Le bruit ne cesse jamais ici, il n'y a pas de pause. Tous les sens sont sollicités en permanence, il est impossible de se recueillir en soi, de se retrouver, de faire le vide, d'avoir la paix – de *faire* la paix... Je ferai semblant. Je ferai une petite toilette dans la « salle de bains » commune ; je me poserai un moment pour lire ou pour penser ; je laisserai passer en moi, à travers moi, le chaos, le bruit et la saleté. Et là où ils seront passés, je tournerai mon œil intérieur sur leur chemin et je verrai qu'il n'y reste que moi.

L'Inde est comme une maîtresse insaisissable, exigeante et tortueuse, qui nous ébranle dans nos certitudes et nous confronte à nos convictions bien-pensantes. Tout s'y trouve, tout s'y voit, sans restriction ni bon sens, limite ou modération, et elle nous fascine au-delà de toute raison et nous envoûte sans espoir de rémission. Ceux qui y viennent, dit la sagesse populaire, armés de patience, la perde ; les autres la trouvent. Gandhi croyait que tout pays doit, pour s'élever, se purifier au feu de la souffrance. C'est en quittant l'Inde qu'on réalise ce qu'elle nous a appris et donné, c'est en la fuyant que l'on considère l'humain nouveau qu'elle a fait de nous. C'est partant d'Inde, enfin, alors même qu'avec soulagement l'on souffle enfin, que la certitude nous frappe : on y retournera, sans l'ombre d'un doute.

Elle nous manque déjà.

Incredible !ndia.

"Une fois que vous aurez senti la poussière de l'Inde, vous ne vous en libèrerez jamais."

- Rumer Godden

Terre des Dieux

Frrrrrrrt...

Frrrrrrrrrrt...

Clac !

Frrrrt...

Frrrrrrrrt...

Clac !

Nous nous appelons Thupten, Dongpa, Namgyal. Chengzu, Karma, Tashi, Pema. Tenzin, Lobsang, Lhami. Nous sommes la masse psalmodiant, nous sommes une armée de la foi. Nous sommes transis, nous sommes une marée de prières qui se déverse chaque jour, du premier frémissement de l'aube aux ultimes éclaboussures du couchant, sur la place du Jokhang, au coeur de Lhassa. Nous sommes le mouvement perpétuel de la communion fait chair, et nos paumes, nos genoux, nos fronts usent le parvis de ce lieu saint entre les saints. Dix fois, cent fois, mille fois... nos grossiers tabliers de cuir et nos foulards chamarrés s'imprègnent de poussière alors que nous nous prosternons, que nous embrassons le sol et joignons nos mains pour témoigner de notre vénération. De notre inébranlable foi en nos saints. Notre impassible et lancinant manège fascine les voyageurs, dérouté les autorités qui se sont établies en notre terre par la force. Les embarrasse, aussi. Sans doute. Retirés au plus profond de notre âme, hors d'atteinte des agressions de la vie matérielle, nous allons à la rencontre du merveilleux, du miraculeux, du divin par la douloureuse répétition de notre dévote gymnastique. Nous sommes venus, qui de la lointaine province orientale du Kham ; qui de la région mystérieuse et désolée de Chomolangma, la déesse de l'univers ; qui, des lointaines steppes du nord, aux confins mongols de notre territoire. Pour trois mois, pour trois ans, nous avons pris la route, suivant notre foi comme un phare.

Long est le chemin qui mène au temple du Jokhang, lumineuse en est l'issue.

Pourrais-je jamais effacer de ma mémoire le frou-frou des tuniques tibétaines que le rituel des *kjangchag* râpent jusqu'à la corde ? le claquement sec des sabots de bois grossiers qu'on frappe au dessus de sa tête et dont on se protègent les paumes pendant cet acte de prosternation ? le vrombissement entêtant de centaines de bouches murmurant les mêmes prières en un canon involontaire ? Le voudrais-je seulement ?

Comment retranscrire sans le dévoyer le spectacle de cette place habillée d'une marée humaine de corps en adoration ? Encore aujourd'hui, pourtant, je n'ai qu'à fermer les yeux pour y être transporté, mais les mots n'atteignent pas à ce que mon coeur s'est entendu dire là-bas.

Qu'il est une spiritualité qui abolit les distances, la douleur et le nombre ; qu'il est un peuple capable du tour de force de considérer son envahisseur, son ennemi, comme son professeur - un peuple dont l'âme sait faire d'une agression une occasion de devenir meilleur ; qu'il est une foi qui ne soulève pas les montagnes mais les révère paisiblement et pose sur le monde le regard de la bienveillance et de la compassion.

Je ferme les yeux et le Jokhang se tient devant moi.

Sa structure est inégale et trahit une construction en plus étapes. S'y mêlent les styles indien, népalais et tibétain. Du toit de chaume dépassent deux cylindres dorés coiffés de têtes de dragons qui encadrent à distance respectueuse deux daims dorés, les sentinelles d'une *dharma*, cette roue symbolisant les enseignements de Bouddha et qu'il met en branle pour les déverser sur le monde.

« Sais-tu ce qui est écrit sur cette stèle ? », demandé-je à Delphine en désignant une pierre gravée d'inscription qui se tient devant l'entrée principale du Jokhang.

« Non, bien sûr !

- Elle a 1200 ans, elle est à peine plus jeune que le temple lui-même. J'ai lu quelque part qu'il s'agit d'un pacte sino-tibétain : l'Unité du long Terme.

- Elle date donc de...

- 800 après Jésus-Christ, oui, environ. Comme quoi, encore une fois, on voit que le Tibet et la Chine ont des destins inextricablement et intimement liés depuis virtuellement l'origine des temps.

- Difficile dans ces conditions de dresser un portrait manichéen de la situation... Mais qu'est-ce que ça raconte ?

- Eh bien, ça dit quelque chose comme '*Le Tibet et la Chine garderont les frontières qu'ils possèdent actuellement. Tout à l'est est le pays de la grande Chine, tout à l'ouest est le pays du grand Tibet. Désormais, de part et d'autre, il n'y aura ni hostilité, ni guerre, ni prise de territoire.*'.

- C'était pourtant gravé dans la pierre... »

Derrière la stèle, l'entrée principale du temple est envahie de pèlerins et masquée par d'épais tapis qu'ornent les symboles bouddhistes. Elle s'y fait discrète, dans un recoin orné qu'encadrent et

masquent partiellement les deux ailes blanches de la bâtisse. Visiteurs étrangers, nous nous voyons accordé un bien embarrassant privilège sur la multitude des tibétains : entrer sans devoir faire la queue.

À l'intérieur, le panorama se fait plus troublant encore. Plus tard, nous irons retrouver la réalité sur le toit du Jokhang, sous un soleil radieux qui fera étinceler les ornements de bronze, les symboles bouddhistes et les gravures dorés, et nous donnerons rendez-vous aux sommets alentours qu'il faudra gravir bientôt sur notre vélo.

Mais pour l'heure...

La lumière du jour atteint péniblement le parquet, révélant les contours d'un gigantesque Buddha assis dont la tête courtise les balcons du 3^{ème} et 4^{ème} étages. L'air est chargé de fumée et d'encens, résonne de litanies religieuses murmurées et les pèlerins progressent lentement en file indienne le long d'un circuit bien défini. Dans une demi clarté, on va d'alcôve en alcôve présenter ses respects à d'innombrables divinités. Leurs statuettes nous regardent avec une intensité figée et dérangement depuis leurs cercueils de verre. On coince un billet dans le grillage pour faire exaucer ses vœux, on allume une bougie, on traîne les pieds sur le bois mal assujéti. Des odeurs entêtantes de sueur rance, de cire et de bois ; des scènes de dévotion aperçues du coin de l'oeil à la faveur d'un rayon de soleil venu se perdre dans le saint des saints ; des couleurs, enfin, qui trahissent l'âge avancé et renforcent le mythe, se disputent nos sens effarouchés.

Les yeux dévots se croisent mais ne se voient pas. Ainsi le regard de la foi ne se heurte-t-il pas à la réalité mais se porte au-delà, en des régions où la rencontre avec le divin justifie toutes les souffrances terrestres.

Le soir est tombé sur Lhasa, la Terre des Dieux. Je déambule dans les ruelles du quartier tibétain – ce quartier noyé de ville mercantile chinoise mais qui perpétue la culture tibétaine en sa capitale. Les bruits de la ville sont étouffés par la nuit, comme si on avait tiré un rideau épais sur un théâtre éteint. Je glisse mon regard à la dérobée par les entrebâillements des lourdes portes de bois décorées, pour y apercevoir des instantanés de vie himalayenne ordinaire.

Deux épicières emmitouffées devisent avec animation sur le seuil d'une boutique. Derrière elles, l'énorme motte de beurre de yak qui trône, partiellement recouverte, sur un plateau de bois, près d'une balance bilingue, m'évoque dans le clair-obscur un bâton de craie qu'aurait égaré un géant. Les femmes frottent leur main sur leurs aprons de cuir en riant. On échange des bonsoirs sans savoir s'il faut donner du *tashidelek* ou du *nihaho*. Le boucher voisin prépare la viande qu'il proposera demain à l'étal. Son large couteau s'abat régulièrement et tranche la chair alors que derrière, les yeux rivés sur un petit écran de télévision accroché au plafond, une jeune femme est restée interdite, les baguettes suspendues dans les airs. Un vendeur d'épice finit ses comptes, à moins qu'il ne les refasse, perdu parmi des sacs plus hauts que lui dans son local. Une ampoule vieillotte se mire de rouge et d'ocre dans les poudres et colore jusqu'à son visage tanné qui m'adresse un sourire. Plus loin je passe devant la brouette d'un marchand ambulant qui a délaissé ses brochettes de foies de volailles, de chips et de saucisses pour aller quémander de l'eau à l'auberge. Sa voix me parvient déformé par la lourde tenture qui obstrue l'entrée de l'établissement. Deux frêles bougies plantées au milieu de son attelage dansent dans les courants d'air et éclaboussent tour à tour sachets de sauce, émincés de légumes et bols de condiments. Dans une cour intérieure au ciel tendu de toiles blanches, une jeunesse tibétaine chaudement vêtue pratique le billard. On m'aperçoit, on me hèle. Je réponds.

C'est un autre matin frileux, l'hiver est aux portes de Lhasa et les premières chutes de neige saupoudrent les sommets à l'horizon. Le premier rayon de l'aurore qui descend sur la Terre des Dieux vient frapper, à son faite, le Potala. Il éclabousse d'or le rouge sombre des briques et dans un bref instant d'aveuglement on ne distingue plus le drapeau chinois qui claque au vent. Se mirant dans les hautes fenêtres aux bords noirs épais, il habille ensuite de lumière, de la tête aux pieds, le monastère qui fut autrefois le siège du gouvernement tibétain et de Sa Sainteté le Dalai Lama. Les étages s'éclairent tour à tour, des terrasses du toit avec leurs cylindres dorés aux niveaux inférieurs du Palais Blanc percés d'ouvertures toujours plus étroites, en passant par les balcons frontaux et les franges dorées du Palais Rouge. Le jeu des ombres sur les angles met en évidence la forme trapézoïdale de l'édifice, son point de fuite perdu au firmament dans un ciel parfaitement bleu, vers lequel pointe également le maquillage porté par les fenêtres qui lui servent d'yeux.

Le Potala, perché sur la « colline rouge » *Marpari*, massif mais harmonieusement intégré, se dévoile enfin en plein jour.

Depuis le 7^{ème} siècle, il siège ici, édifié à l'initiative du 5^{ème} Dalai Lama Lobsang Gyatso. Après la mort de son commanditaire, que le régent en place parvint à dissimuler

durant 12 ans au peuple, neufs souverains s'y sont succédés et ses entrailles abritent leurs tombes d'or massif. *Potala*, en sanskrit, signifie *montagne mythique*.

En fait de montagne mythique, le Potala est aujourd'hui un musée au bénéfice de la République Populaire de Chine.

Le monde change.

Nous ne faisons que le traverser.

Nomades du deux roues nous-mêmes, nous en avons conscience de manière d'autant plus aiguë. Ce n'est pas l'Histoire que nous visitons, quand bien même notre sensibilité nous amène-t-elle à déplorer la disparition brutale d'une culture qu'on aurait voulu ériger en exemple ou encore à condamner la violation des droits les plus sacrés de l'humain sur un territoire dont on menace le fragile équilibre naturel. Ce n'est pas un univers figé que nous parcourons en pédalant mais une masse grouillante en perpétuelle ébullition, un chaudron où le bouillon de vie ne cesse de muter, le changement appelant le changement.

Le Tibet suit son propre chemin que croise aujourd'hui le nôtre, et nous célébrons cette rencontre avec la reconnaissance du voyageur qui sait que demain sera fait d'une toute autre trame et qu'il lui faut savourer dans l'instant la tranche de vie qui lui est proposée.

Extrait du livre « Planète.D, le Grand Détour », paru aux éditions Géorama.

L'auteur : Damien et son amoureuse Delphine sont partis un jour à tandem vérifier que le monde est bien peuplé de belles personnes. Pendant 2 années et demi, il l'ont parcouru à coups de pédales, et ont ramené de cette joyeuse vie nomade une série de films d'aventure et un livre. Depuis, une petite fille, Lirio, a rejoint le couple, et le trio continue de parcourir les routes et les pistes du monde à tandem. Récemment, ils ont traversé et fait le tour de l'Islande. Un film et deux livres retracent cette aventure familiale au pays des elfes.

Livres et films disponibles sur le site de l'auteur www.planeted.eu